E
469
.8
.C75

La Constitution et L'union.

Discours prononcés au dejeuner de L'union Americaine, donné a Paris le 29 Mai 1861...

LIBRARY OF CONGRESS

THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

Class E469
Book .8
.C75

8
G75
57
36736

LA CONSTITUTION ET L'UNION.

DISCOURS

PRONONCÉS

AU DÉJEUNER DE L'UNION AMÉRICAINE

DONNÉ A PARIS, LE 29 MAI 1861,

AU

GRAND HOTEL DU LOUVRE.

Reproduit du *Galignani's Messenger*.

PARIS
IMPRIMERIE DE E. BRIÈRE,
RUE SAINT-HONORÉ, 257.

1861.

P26

ASSEMBLÉE CONSTITUTIONNELLE DES AMÉRICAINS

A PARIS.

E469
.8
.C75

Une importante réunion de Citoyens américains, au nombre de deux cents environ, a eu lieu hier (le 29 de ce mois), à midi, dans la grande salle de l'hôtel du Louvre. En entrant, on aurait pu penser que la réunion n'avait pour objet que de célébrer une fête, car trois tables chargées d'argenterie, de cristaux, de fleurs et d'autres objets agréables à l'œil garnissaient cette immense salle. On voulait d'abord déjeuner gaîment et puis exprimer des sentiments et adopter des résolutions sur la scission qui s'est élevée si malheureusement aux Etats-Unis. D'un côté de la salle, le drapeau français flottait sur un buste de l'Empereur et de l'autre côté on voyait celui des Etats-Unis avec ses étoiles et ses bandes si bien connues. Lorsque toute la société fut assise, comme un grand nombre de jeunes dames d'une mise élégante en faisaient partie, le coup d'œil était admirable.

Le déjeuner terminé, le docteur Thomas W. Evans, ayant sollicité et obtenu l'attention de l'assemblée, se leva et proposa de conférer la présidence à M. Elliot C. Cowdin, de New-York. Cette motion ayant été adoptée par acclamation, M. Cowdin prit le fauteuil et, après que les applaudissements qui l'accueillirent se furent calmés, il se leva et prononça le discours suivant:

DISCOURS DE M. ELLIOT C. COWDIN.

Chers Compatriotes, Mesdames et Messieurs,

Permettez-moi de vous remercier, du fond du cœur, de l'honneur que vous m'avez fait en m'appelant à vous présider en cette occasion.

Mettant de côté toute considération d'intérêt ou de parti, nous nous réunissons comme Américains, citoyens des Etats-Unis, et ce titre suffit à notre ambition.

Tout en convenant que le temps des discours est passé et que le moment d'agir est venu, nous ne pouvons qu'applaudir à la réunion d'aujourd'hui, qui a pour objet d'écouter les paroles de sagesse de nos illustres compatriotes auxquels j'ai l'honneur de souhaiter, en votre nom, une cordiale bienvenue.

Cette assemblée nombreuse et distinguée, ici, dans cette grande ville, loin du sol natal, est un heureux augure de l'intérêt profond que nous apportons tous à soutenir le gouvernement dans sa détermination de maintenir la constitution, les lois et les libertés de notre commune patrie.

Notre union nationale, résultat des progrès de la civilisation, n'a pas été fondée dans notre intérêt exclusif, mais dans celui de la grande famille humaine. Aussi, quiconque, soit en paroles, soit en action, porte atteinte à son intégrité, n'est pas seulement traître à son pays, mais ennemi de sa race.

Le général carthaginois conduisit à l'autel son fils encore enfant pour lui faire prêter serment de haine éternelle contre l'ennemi de son pays. Nous avons, nous, un devoir à remplir plus noble, plus élevé, plus saint. Déclarons notre inaltérable attachement aux grands principes de liberté et de justice qui sont la base de notre gouvernement, et, s'il le faut, suivons, pour les défendre, le glorieux exemple de nos pères, mettons-y tout notre honneur, sacrifions notre fortune et notre vie. (Vifs applaudissements.)

63791
.05

AMERICAN CONSTITUTIONAL MEETING.

A most important meeting of American citizens took place yesterday at noon in the Great Hall of the Hôtel du Louvre, some 200 persons being present. On entering the room one could have imagined that the reunion was for a purely festive purpose, as three tables loaded with plate, cut-glass, flowers, and other objects recreative to the eye ran down the whole length of the immense room. The intention was to breakfast pleasantly first, and then to express sentiments and pass resolutions on the secession which has so unfortunately arisen in the United States. At the end of the room floated the French flag over a bust of the Emperor, and on either side that of the United States, displaying its well-known Stars and Stripes. When all the company were seated, as a great number of young and elegantly-dressed women were present, the coup-d'œil was most striking. An excellent breakfast having been duly honoured,

The company was called to order by Dr. Thomas W. Evans who rose and proposed that the office of President of the day should be filled by Mr. Elliot . Cowdin, of New York.

The motion having been passed by acclamation,

Mr. Cowdin took the chair, and after the applause which greeted his appearance had subsided, rose and said :

SPEECH OF ELLIOT C. COWDIN, ESQ.

Fellow-Countrymen, Ladies, and Gentlemen,

Let me thank you most heartily for the honour you have done me in calling upon me to preside on this occasion. Forgetting all considerations of interests, of party, and of section, we meet as *Americans*, citizens of the *United States*, desiring no higher appellation. Granting, as I must, that the time for speech-making has passed, and the time for action has come, it is well, nevertheless, that we have met together to-day to listen to words of wisdom from our illustrious countrymen, to whom, in your name, I bid a cordial welcome. (Applause.)

This large and distinguished assemblage, here in this great capital, far from our native land, is a happy augury of the deep interest entertained by all, in sustaining the Government in its determination to maintain the constitution, the laws, and the liberties of our common country. Our national union—the result of the world's progress, was not formed for ourselves alone, but for the whole family of man. He, therefore, who by word or deed, does ought towards destroying that union, is not only a traitor to his country, but an enemy to his race. (Cheers.)

The Carthagenian general brought his child to the altar to take an oath of ceaseless vengeance against the enemies of his country. Be ours a higher, a nobler, a holier duty. To declare our undying attachment to the great principles of liberty and justice upon which our Government was founded, and if need be, in the spirit of our fathers, to pledge our lives, our fortunes, and our sacred honour to uphold and defend them. (Cheers.)

L'illustre Washington a remarqué que nous attachons d'autant plus de prix à la liberté qu'elle est plus difficile à conquérir, et que la trempe des caractères s'apprécie à l'épreuve de l'adversité. Il en sera toujours ainsi; et l'Union sortira de ce conflit *purgée* et *purifiée*, et elle restera la merveille de l'admiration du monde. Bien plus, les grands caractères que les événements vont faire surgir sont destinés à vivre dans l'histoire et figureront parmi les hommes les plus illustres du dix-neuvième siècle.

La lutte que nous avons engagée est décisive. Les rebelles qui lèvent le front sont audacieux, prêts à tout, résolus à triompher ou à détruire, pensant avec Satan : « Que mieux vaut être roi des enfers que simple esclave au ciel. »

Mais, chers compatriotes, n'en soyez point troublés.

Nous reposant sur la bonté de notre cause, l'unanimité des peuples et la protection du Dieu de justice, nous n'avons rien à redouter. (Applaudissements.) Des traîtres ont commencé la guerre pour fonder la tyrannie ; pouvons-nous reculer, lorsqu'il s'agit de défendre la liberté ? Ils ont semé le vent, ils récolteront la tempête. Qu'il nous faille ou de l'argent, ou des troupes, tout abonde. Vingt millions d'hommes se sont levés pour cette cause sacrée, pour protéger notre mère commune, notre patrie bien-aimée, contre laquelle la trahison aiguise ses traits mortels.

Déjà le décret est rendu : « Que l'effort de la liberté soit terrible ; que ses coups soient prompts, redoublés et décisifs. » Ne souffrons aucun armistice, ne nous arrêtons ni à la capitale, ni à Richmond, ni à Charleston, ni à Montgomery, nulle part enfin, jusqu'à ce que les troupes de l'Union aient replanté leurs étendards étoilés au sommet de chaque arsenal, fort ou édifice, d'où les avaient arrachés les mains sacriléges d'une populace en furie. Une telle lutte n'est pas sans périls ; mais s'il y a danger, de notre côté il est accompagné d'honneur éternel et de succès infaillible, tandis que de l'autre c'est la honte indélébile, la destruction complète. (Applaudissements.)

On raconte que lord Byron enfant empêcha ses camarades de détruire leur salle d'étude en leur montrant les noms de leurs pères inscrits sur les murs. Serons-nous moins sages, moins reconnaissants que des écoliers? Hésiterons-nous à défendre, à sauver le temple de la liberté élevé par nos pères, et dont le fronton porte les noms de Washington et Adams, de Jefferson et Franklin, de Madison et Jay, de Henry et Otis, de Pinckney et Hamilton.

Dissoudre à tout jamais notre union nationale, remplacer la bannière de la liberté par le sombre pavillon de la piraterie ; renverser notre gouvernement fédéral ; fouler aux pieds les innombrables bienfaits que nos pères ont achetés si chèrement pour nous, et à leur gloire immortelle, cela ne se peut, cela ne doit pas être, cela ne sera pas. (Vives acclamations.)

Que tous les bons citoyens, partout où ils se trouvent, s'unissent de cœur et de bras, et jurent de maintenir et de défendre le drapeau de l'Union aujourd'hui et à tout jamais. Pas d'hésitation dans nos rangs, pas de défaillance dans l'accomplissement du devoir, pas de compromis de principes. De cette manière, nous reprendrons promptement notre marche en avant sur le terrain de la vraie gloire ; la gloire de la science et de la sagesse ; de la vérité et de la justice, de l'*Union* et de la *Liberté!* (Applaudissements redoublés.)

Le major Selover, de Californie, propose de nommer vice-présidents et secrétaires les membres de l'assemblée dont les noms suivent :

MM. John J. Ridgeway.
François Warden.
Woodbury Langdon.
Dr Th. William Evans.
William K. Strong.
James W. Tucker.
George B. English.
Henry Woods.

MM. George R. Russell.
F. A. Lovering.
W. C. Emmett.
James H. Deming.
A. K. P. Cooper.
B. G. Wainwright.
Edward Brooks.
J. N. A. Griswold.

MM. T. Wallis Evans,
Auguste de Peyster, } Secrétaires.

It was a remark of the illustrious Washington that "the value of liberty was enhanced in our estimation by the difficulty of its attainment; and the worth of character appreciated by the trial of adversity." So will it ever be; and when this conflict is over, the Union will stand forth *purged* and *purified*, the wonder and admiration of the world. (Applause.) Nay more, the great characters which the exigencies will call forth, are destined to be recorded upon the pages of history, as among the brightest heroes of the nineteenth century. (Hear, hear.) The struggle we have entered upon is a momentous one. The rebels are bold, daring, desperate; determined to rule or ruin, deeming with Satan, 'tis

"Better to reign in Hell than serve in Heaven."

But, my countrymen, be not dismayed. Relying upon the justice of our cause, the unanimity of the people, and the protection of a righteous God, we have nothing to fear. (Applause.) Traitors have inaugurated war to establish tyranny, and can we shrink from it in defence of liberty? They have sown the wind—they shall reap the whirlwind. Whatever is necessary, either of money or of men, is at our command. Twenty millions of people are aroused in behalf of this sacred cause—the protection of our common parent—our beloved country, at whose very vitals treason is aiming its deadly thrusts.

Already the decree has gone forth—"Let freedom's blow, as it must be *terrible*, be therefore *quick*, *hard*, *decisive*." Let there be no cessation of war; no halting at the Capitol, nor at Richmond, nor at Charleston, nor at Montgomery, nor anywhere until Freedom's troops shall have replanted Freedom's stars and stripes on every arsenal, and every fort and every edifice from which a sacrilegious and infuriated mob has hauled them down. (Hear, hear.) In such a struggle there may be danger; but on the one hand there is danger accompanied with lasting honour and inevitable success; and, on the other, there is danger with indelible shame and utter destruction.

It is said that Lord Byron, when a boy, prevented his comrades from demolishing his school-room, by showing them their fathers' names on the walls. Shall we be less wise, less grateful than school-boys? Shall we hesitate to preserve and defend the Temple of Freedom, reared by our fathers, upon the walls of which are inscribed the names of Washington and Adams, Jefferson and Franklin, Madison and Jay, Henry and Otis, Pinckney and Hamilton? (Loud cheers.)

Permanently dissolve our National Union! Replace the banner of freedom with the black flag of piracy! Break up our Federal Government! Trample under foot the countless blessings which our fathers purchased for us at so dear a rate, and with so much immortal honour and glory! It cannot, it must not, *it shall not be*.

Let all loyal citizens, wherever found, join hand and heart in the solemn pledge to uphold and defend the flag of our Union *now* and *for ever*. Let there be no faltering in our ranks—no swerving from duty, no compromise of principle. Thus shall we speedily resume our onward march of true glory; the glory of knowledge and wisdom; of truth and justice; of *Union* and *Liberty*. (Enthusiastic applause.)

Major Selover, of California, proposed that the following gentlemen should be named as Vice-Presidents:

Messrs. John J. Ridgeway.
Francis Warden.
Woodbury Langdon.
Dr. Thomas William Evans.
William K. Strong.
James W. Tucker.
Geo. B. English.
Henry Woods.

Messrs. Geo. R. Russell.
F. A. Lovering.
W. C. Emmett.
James H. Deming.
A. K. P. Cooper.
B. G. Wainwright.
Edward Brooks.
J. N. A. Griswold.

Messrs. T. Wallis Evans, and Augustus de Peyster, } *Secretaries*.

Ces nominations sont approuvées à l'unanimité.

M. Tucker, au nom du Comité d'arrangement, propose les résolutions suivantes :

« Attendu que, en l'an de notre Seigneur 1787, le peuple des Etats-Unis, après avoir assuré son indépendance par une longue et sanglante guerre, a décrété et établi la Constitution des Etats-Unis pour former une union plus parfaite ; établir la justice, favoriser le bien-être général, et assurer les bienfaits de la liberté, à lui et à ses enfants;

» Attendu que le peuple de plusieurs Etats, en adoptant ladite Constitution en fit, ainsi que des lois du Congrès décrétées en vertu de cette Constitution, la loi suprême du pays, et transféra ainsi tous les pouvoirs essentiels de la souveraineté des Etats au Gouvernement général;

» Attendu que de nombreux Etats ont été depuis lors admis dans l'Union par acte du congrès, et ont ainsi reçu toute l'autorité légale d'un Etat, dont ils sont revêtus par la volonté du Gouvernement général ;

» Attendu que, pendant une période de soixante-quinze années, le peuple de tous les Etats et les Gouvernements de ces Etats eux-mêmes ont joui de la paix, de la prospérité et de l'exercice paisible de tous leurs droits civils et personnels, tant à l'intérieur qu'à l'étranger, sous la protection du Gouvernement des Etats-Unis, auquel ses ennemis mêmes ne peuvent reprocher d'avoir édicté des lois contraires à la Constitution ou aux droits d'un Etat ou d'un citoyen quelconque;

» Attendu que des citoyens de plusieurs Etats ont conspiré pour renverser cette Constitution bienfaisante, ont réussi à exciter la rébellion et à entraîner lesdits Etats dans une révolution contre le Gouvernement, sans cependant soumettre leurs prétendus actes de scission au vote des populations de leurs propres pays ;

» Attendu que le Gouvernement des Etats-Unis, dans l'exercice de son autorité légale, a déclaré sa détermination de maintenir la suprématie de la Constitution et l'observation des lois, et a fait appel au peuple pour l'aider à atteindre ce but :

» En conséquence, il est résolu :

» Que du maintien du Gouvernement et de l'Union, une et indivisible, tels qu'ils nous ont été transmis par nos pères, dépend, non-seulement l'avenir du peuple américain, tant dans le Sud que dans le Nord, mais aussi les espérances de la liberté, du progrès et de la civilisation chrétienne dans le monde entier ;

» Que le Gouvernement et le peuple des Etats-Unis manqueraient à la plus haute mission politique que Dieu ait jamais confiée à des mains humaines, s'ils permettaient que la puissante et éternelle Union, établie par la Constitution, soit abaissée et transformée en une simple association des Etats, ce qui ne serait autre chose qu'une anarchie organisée, précurseur certain du despotisme militaire ;

» Que la déclaration du Gouvernement américain qu'il n'a pas, ne veut pas avoir et n'aura jamais la moindre idée de permettre qu'une dissolution de l'Union ait lieu, de quelque manière que ce soit, mérite l'approbation cordiale de tous les bons citoyens, et que la demande faite par le Gouvernement d'hommes et de moyens pour réprimer la rébellion sera satisfaite et même dépassée par le dévouement, le zèle et le sacrifice de soi-même, si cela est nécessaire, des millions d'hommes libres qui ont, pendant si longtemps, joui de la protection de la Constitution, et qui, avec l'aide de Dieu, soutiendront le Gouvernement par tous les moyens en leur pouvoir jusqu'à ce que la suprématie des lois soit rétablie sur tout le territoire ;

» Qu'il est du devoir de tous les bons citoyens, tant à l'étranger qu'à l'intérieur, oubliant toutes les anciennes différences d'opinons politiques, d'aider par leurs efforts, leurs prières et leur argent, les autorités constituées du pays dans le maintien de la Constitution et de l'Union, en soutenant vigoureusement la guerre à laquelle ils sont contraints par les actes illégaux et

These nominations were acceded to unanimously.

Mr. Tucker, on behalf of the Committee of Arrangement, proposed the following resolutions :—

"Whereas, in the year of our Lord, 1787, the 'people of the United States,' after having secured their independence by a long and bloody war, did ordain and establish the Constitution of the United States, in order to form a more perfect Union, to establish justice, to promote general welfare, and to secure the blessings of liberty to themselves and their children; and

"Whereas, the people of the several States, in adopting said Constitution, made it and the laws of Congress enacted in pursuance of it, the supreme law of the land, and thereby transferred the essential powers of sovereignty from the States to the general Government; and

"Whereas, numerous States have since been admitted into the Union by act of Congress, and have thus received all the State authority which they possess from the general Government; and

"Whereas, for a period of nearly 75 years, the people of all the States and the State Governments themselves have enjoyed peace, prosperity, and the undisturbed exercise of all personal and civil rights, at home and abroad, under the protection of the Government of the United States, which is not even charged by its enemies with ever having enacted laws in violation of the Constitution, or of the rights of any State or citizen; and

"Whereas, a number of persons in several of the States have conspired to overthrow this benign Constitution and have succeeded in exciting rebellion, and plunging the said States into a revolution against the Government, without, however, submitting their so-called acts of secession to the vote of the people of their own States; and

"Whereas, the Government of the United States, in the exercise of its rightful authority, has declared its purpose to maintain the supremacy of the Constitution, and to vindicate the laws, and has called upon the people to support it in so doing—

"Therefore—

"Resolved—That in the maintenance of the Government and Union, as handed down by our fathers, one and indissoluble, are involved not merely the fate of the American people, in the South as well in the North, but also the hopes of freedom, progress, and Christian civilisation throughout the world;

"Resolved—That the Government and people of the United States would be false to the highest political trust ever placed by the Almighty God in human hands, were they to allow the 'powerful and perpetual Union,' which the Constitution was ordained to establish, to be degraded into a mere voluntary society of States, which would be nothing but an organised anarchy, the sure precursor of military despotism;

"Resolved—That the declaration of the American Government, that it has not, does not, and will not entertain 'the least idea of suffering a dissolution of the Union to take place in any way whatever,' deserves the cordial approval of all good citizens, and that the demands of the Government for the men and means of suppressing the rebellion will be fully met and surpassed by the devotion, the zeal, and the self-sacrifice, if need be, of the millions of freemen who have so long enjoyed the protection of the Constitution, and who, with the blessing of God, will support the Government by all means in their power, until the *supremacy* of the laws is re-established throughout the land;

"Resolved—That it is the duty of all good citizens abroad as well as at home, overlooking all past differences of political opinions, to aid, by their efforts, their prayers, and their money, the constituted authorities of the country in upholding the Constitution and the Union, and in carrying on vigorously the war which has been forced upon them by the lawless and

inconstitutionnels d'hommes égarés; guerre faite, non pour détruire les intérêts d'une partie quelconque du pays, mais pour les préserver tous ; non pour subjuguer un Etat ou les loyaux citoyens d'un Etat quelconque, mais pour renverser partout, et, comme nous l'espérons, s'il plaît à Dieu, pour toujours, les auteurs et propagateurs du désordre et de la rébellion ;

» Qu'une copie de ces résolutions sera envoyée au Président des Etats-Unis, commme contenant l'expression des sentiments d'un grand nombre d'Américains résidant à Paris. »

Ces résolutions ont été vivement applaudies et adoptées par acclamation.

L'honorable W. L. Dayton, ministre américain à la cour des Tuileries, se leva ensuite et fut accueilli par de vifs applaudissements. Il prononça le discours suivant :

DISCOURS DE L'HONORABLE WILLIAM L. DAYTON.

Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs,

Quoique loin de mon pays, je me trouve entouré de citoyens américains soumis aux règles et conventions de la vie sociale d'Amérique, qui, entre autres choses, veulent qu'on prononce un discours quand on le demande.

Il serait inutile, mes amis, de nier que notre pays est dans un mauvais moment, qu'il a pour l'instant perdu beaucoup de son prestige à l'étranger, que notre amour-propre est blessé et notre orgueil humilié, non par les étrangers, mais par la mauvaise conduite d'une partie de nos propres compatriotes. Les nations, comme les individus, sont quelquefois gâtées par la prospérité. (Ecoutez! écoutez!) Il ne serait pas logique de croire que toutes les fois qu'il s'élève une dissension dans un pays, elle est le résultat de l'injustice et de l'oppression du Gouvernement; chez nous, c'est le contraire qui a lieu. Il paraît qu'elle provient de la pléthore de son abondance et de sa prospérité : elle est la folle explosion d'un peuple turbulent et excitable, qui ne se plaint réellement de rien. Nous, qui connaissons l'état de notre pays et la valeur de ses institutions, quoique punis dans notre orgueil et frappés dans nos sentiments, nous ne pouvons pas oublier ces vérités. (Ecoutez ! écoutez !) Vous vous êtes réunis à cette occasion, dans le but d'exprimer vos sentiments d'attachement et de respect pour les lois de la Constitution de notre pays. Le moment est opportun.

Vos amis là-bas se demandent si vous avez un pays, car un pays sans gouvernement n'est pas un pays, c'est une habitation sans nom, un « *locus in quo*, » pour une existence misérable.

Le monde, et surtout l'Angleterre, ne peut attendre de nous que nous dégradions notre origine saxonne en permettant à un gouvernement qui a tant fait pour l'humanité en si peu de temps, de se retirer sans combattre, et, s'il le faut, sans une lutte telle que le monde n'en aura jamais vu. Notre union coûte cher, mais elle vaut son prix et plus qu'elle ne coûte. (Bruyants applaudissements.) Ce n'est ici ni le lieu ni le moment d'élaborer des arguments. Il suffit de dire que les Etats-Unis ne forment pas une confédération. Ils ont cessé d'en être une en 1787, lorsque leur constitution actuelle fut établie. Les Etats-Unis ne forment pas une agglomération d'Etats liés ensemble par un accord qu'on peut rompre avec ou sans cause, au choix de l'un ou de l'autre, mais c'est une nation traitée et reconnue comme telle par toutes les puissances civilisées du monde, et quel est celui qui a jamais entendu parler de scission appliquée à une nation ? (Applaudissements.) Nous savons ce que c'est que la rébellion et la révolution, et nous les reconnaissons comme fondées dans certains cas ; mais quel publiciste, quel auteur, écrivant, sur les lois internationales, a expliqué quand et où le droit de scis-

unconstitutional acts of misguided men; a war, not to destroy the interests of any part of the country, but to preserve them all; not to subjugate any State, or the loyal citizens of any State, but to put down, everywhere, and as we trust in God, for ever, the authors and abettors of tumult and rebellion;

"Resolved—That a copy of these resolutions, as embodying the sentiment of a large number of Americans in the city of Paris, be forwarded to the President of the United States."

Loud cheering greeted the resolutions thus proposed, and they were adopted with acclamation.

SPEECH OF THE HON. WILLIAM L. DAYTON.

His Excellency, the American Minister at the Court of the Tuileries, next rose, and was received with loud applause. He spoke as follows:—

Mr. President, Ladies and Gentlemen,

I find myself, though far removed from my own country, surrounded by the faces of American citizens, and subject to the rules and conventionalities of American social life; among which is the necessity of a speech whenever called for. It is needless, my friends, to deny that our country has fallen upon evil times; that much of its prestige abroad is, for the present, gone; that our self-love is rebuked and our pride is humiliated not by the actions of others, but by the misconduct of portions of our own countrymen. Nations, like individuals, are sometimes spoiled by prosperity. (Hear, hear.) It does not follow as a logical sequence that wherever there is dissension in a country, it results from the wrongs and oppressions of Government. In our case, it results from its very opposite. It seems to come from the plethora of its abundance and prosperity. It is the wanton outbreak of a restless and excitable people who complain substantially of nothing. We who know the condition of our country and the value of its institutions, though chastened in pride and rebuked in feeling, cannot forget these truths. (Hear, hear.) You have come together on this occasion to give expression to your feelings of attachment and respect for the laws and Constitution of your country. It is in good time. Your friends there are now testing the question if you have a *country:* for a country without a Government is no country. It is a habitation without a name; a "locus in quo," for a miserable existence. The world cannot expect, and least of all can England expect, that we shall disgrace our Saxon lineage by permitting a Government which has accomplished so much for humanity within so brief a space, to go out without a struggle, and if need be, such a struggle as the world has not seen. Our Union cost much; and it is worth all and more than it cost. (Loud cheers.) This is no time or place for laboured argument. It is enough to say, though that may assume the point in dispute, that the United States is no Confederation. It ceased to be such in 1787, when its present Constitution was formed. It is no compact between States to be broken with cause or without cause, at the option of any; but it is a *nation*, treated with as such, recognised as such, by every civilised power on the face of the earth, and who ever heard of *secession* as applied to a *nation?* (Cheers.) We know of rebellion and of revolution, and we recognise them as a right under certain circumstances. But what publicist, what writer upon international law, has ever told us when and where the right of secession begins and ends? The word, as applied to the existing state of things in our country, is a delusion. The facts show it a wicked, causeless rebellion. Nothing more, nothing less. (Tremendous applause.) We are sometimes asked how this civil war will end. We cannot fix the times or seasons of its termination, but we think we can see the end. The relative strength of the two sections of the country foretells the future of the controversy. We have been told that "the race is not to the swift nor the

sion commence et finit? Ce mot, appliqué au présent état de choses dans notre pays, est une déception. Les faits le prouvent, c'est une misérable rébellion, sans cause, ni plus ni moins. (Applaudissements bruyants.) On nous demande parfois quand finira cette guerre civile? Nous ne pouvons fixer l'époque ni le moment de sa fin, mais nous pensons que nous la verrons.

La force relative des deux sections du pays nous prédit l'avenir de ce conflit. On nous a enseigné que « *le prix de la course n'appartient pas au plus prompt ni le gain de la bataille au plus fort;* » mais, selon moi, pour les affaires temporelles au moins, ceci est une exception, ce n'est pas la règle. La lenteur et la tolérance du Gouvernement ont induit quelques esprits à douter de sa force; mais ceci n'était pas le résultat de sa faiblesse et de sa timidité, c'était la conscience de sa force qui l'a fait agir ainsi. Cette lenteur provenait en outre de ce que les hommes du Nord et de l'Ouest n'ont jamais cru que le peuple du Sud pousserait les choses au point d'en faire sortir une terrible guerre civile. Ils ne pouvaient pas se figurer qu'une grande partie de notre peuple déchirerait de son plein gré son obligation de fidélité envers le Gouvernement fédéral, qu'ils n'ont connu, à ce que nous pensons, que par ses bienfaits. Mais le canon du fort Sumter les a réveillés comme le son de la trompette. (Applaudissements.) S'ils ont été lents à comprendre, lents à s'imaginer leur véritable position, ils ont été prompts à y faire face. Le soulèvement immédiat, terrible et spontané d'au moins vingt millions d'hommes, mus par une seule impulsion, fut sublime! L'histoire du monde, ancienne ou moderne, ne présente rien de semblable. Et je dis maintenant que, depuis les jours de notre révolution jusqu'à cette heure, notre pays n'a jamais été plus fort qu'en ce moment, jamais plus à même d'affronter les circonstances qui peuvent surgir d'une guerre étrangère ou d'une guerre intérieure.

Le danger est, si cette rébellion continue, que le pays entier ne se soulève comme un seul homme, par une impulsion commune et que notre pays ne devienne plutôt une puissance militaire qu'une nation d'agriculteurs et de commerçants. Mais cependant nous demandons, non pas dans un esprit de défiance, mais comme une chose de droit, que l'étranger nous laisse seuls. Nous n'ignorons pas la sympathie des hommes ou des nations qui pensent bien de nous et de nos principes, et, grâce à Dieu, j'en ai trouvé de tels pendant mon court séjour en Europe. Mais à ceux qui se méfient de nous, qui doutent de nos forces d'autonomie, qui regardent le présent état de choses dans les Etats-Unis avec une joie mal déguisée (s'il y en a de tels), je leur dis encore une fois : laissez-nous seuls!... retirez-vous!... La rébellion n'est pas la révolution, et la scission, comme principe politique, est une chose inconnue.— C'est un principe qui n'est rendu bon que par le bras fort de la puissance qui l'avoue comme un droit politique. (Ecoutez, écoutez!) On ne sera pas surpris, d'après ma carrière professionnelle passée, que mon attention se soit portée de bonne heure vers les lois de la France, qui pourraient peser sur nos droits. Le monde commercial a été fortement agité par la menace de délivrer des lettres de marque et d'user de représailles, faite par le soi-disant Gouvernement confédéré. J'ai consulté les lois de France relatives aux droits des corsaires, et si je les comprends bien (et je désire m'expliquer avec une grande circonspection et comme pouvant être rectifié en parlant des lois d'un pays étranger). (Bruyants applaudissements.) La France, je pense, nous laissera seuls en vertu de ses propres lois. Ces lois portent : 1° Qu'un capitaine qui prend le commandement d'un corsaire étranger se rend coupable d'un acte de piraterie; 2° Que le citoyen français qui entre au service étranger, sans l'autorisation de l'Empereur, perd ses droits de citoyen français; 3° Que les prises faites par un corsaire ne peuvent pas stationner dans un port de France plus de vingt-quatre heures, à moins qu'elles ne soient retenues par la tempête; 4° Que les cours d'amirauté de nos Etats du Sud ne peuvent pas condamner des prises se trouvant dans un port de France. (Bruyants applaudissements.) Si j'ai bien compris les lois de France, il n'y aura que peu de chances de trouble et point de

battle to the strong," but this I think, in temporal matters at least, is the exception, not the rule. The long delay and forbearance of the Government have led some minds to doubt its power, but this was not the quiet of weakness and timidity, but rather of a conscious strength. This delay, too, was super-induced by the fact that the masses of the people, North and West, never believed that the men of the South would bring the matter to the dreadful issue of civil war They could not realise the fact that any considerable portion of our people could wilfully throw off their allegiance to the Federal Government, which they had only known, as we thought, by its blessings. But the cannon at Fort Sumter roused them, like the blast of a bugle. (Applause.) If they were slow to understand, slow to realise the truth of their position, they were quick to meet it. The instant terrible uprising of at least twenty millions of people, as if by a single impulse, was sublime. The history of the world, ancient or modern, has nothing more so. And I desire to say now that from the days of our revolution to the present hour, the country has never been stronger than at the present moment; never more able to meet any contingency which may arise from foreign or domestic war. The danger is if this rebellion continue that the whole country, roused as one man by a common impulse, will become a military power rather than an agricultural and commercial people. But in the mean time we ask, not in the spirit of defiance but as a matter of right, that the outside world will leave us alone. We do not ignore the sympathy of men nor of nations who think well of us and of our principles—and I thank God I have found such during my brief residence in Europe—but for those who distrust us, who doubt our powers of self-government, who look upon the present condition of things in the United States with an ill-concealed joy (if there be such) I say again, leave us alone—hands off!—Rebellion is not Revolution, and secession, as a political principle, is something unknown. It is to be made good only by the strong arm of that power which avows it as a political right. (Hear, hear.) It will be no matter of surprise, in view of my past professional life, that my attention should have been early called to such laws of France as may bear upon our rights. The commercial world has been much agitated by the threatened issue of letters of marque and reprisal by the so-called Confederate Government of the South. I have looked into the French laws as respects the rights of these privateers; and if I understand them aright (and I desire to speak with great diffidence, and subject to correction, in reference to the laws of a foreign country) (loud applause), France will, I think, leave us alone in virtue of her own laws. Those laws hold, I think— 1. That a captain who takes command of a foreign privateer is guilty of a piratical act. 2. That the French citizen who shall enlist in a foreign service without the authority of the Emperor, loses all his rights as a French citizen. 3. That no prizes of a privateer can stay in a French port over twenty-four hours unless detained by tempest; and that, as a consequence. 4. There can be no condemnation of prizes in a French port by Courts of Admiralty in our Southern States. (Loud cheers.) If I am correct in these views of the laws of France, there will be little chance of trouble and few points of conflict between the Government of France and our own. I sincerely hope that we may have trouble nowhere outside the limits of our own country. (Long continued cheering.)

SPEECH OF THE HON. CASSIUS M. CLAY.

After the applause had subsided, with which his Excellency the American Minister to the Court of St. Petersburg was greeted, he addressed the meeting in the following terms:

Mr. President, Ladies and Gentlemen,

I had desired to go where my Government had ordered me, without entering upon political questions. It was with no ordinary feelings that landing at Calais, I first set foot upon this land of our ancient ally

conflit entre le Gouvernement français et le nôtre. J'espère sincèrement que nous n'aurons de conflit nulle part au delà des frontières de notre propre pays. (Applaudissements prolongés.)

DISCOURS DE L'HONORABLE CASSIUS M. CLAY.

Après que les applaudissements qui saluèrent le ministre américain à la cour de Saint-Pétersbourg eurent cessé, il prit la parole en ces termes :

Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs,

J'avais l'intention de me rendre au poste que mon Gouvernement m'a assigné sans m'occuper de questions politiques. Ce ne fut pas avec des sentiments ordinaires qu'en débarquant à Calais je mis le pied sur cette terre de notre ancienne alliée et constante amie, qui nous aida vaillamment à achever l'œuvre de notre indépendance et à fonder une grande nation. (Applaudissements.) Comme agriculteur, l'excellente culture du sol m'a frappé, et, amateur de la nature, j'ai été enchanté du coup d'œil qu'offraient à ma vue ces champs de verdure, ces collines et ces vallées séparées de distance en distance par d'épaisses forêts; le tout ensemble réalisant plus que ce que je m'étais jamais imaginé de « la belle France. » Mais que dirai-je de Paris? de ses larges et belles rues, de ses anciens édifices classiques et grandioses, de ses beaux parcs, de ses galeries de beaux-arts réunissant l'utile et l'agréable, de ses monuments d'histoire, et, bien au-dessus de tout cela, de son développement en progrès et en civilisation? Car je dois dire que je n'ai vu en France ni mendiants, ni hommes en haillons, ni ivrognes. (Ecoutez, écoutez.) L'énergique sympathie de cette nation pour la cause de la liberté en 1776 n'a pas été perdue pour elle, en vertu des lois éternelles. Oserait-on dire que les Français, de nos jours, ont payé de trop d'argent et de trop de sang les libertés dont ils jouissent maintenant, et qui sont également reconnues par cette puissante nation et par le grand chef de son choix ? (Bruyants applaudissements.)

Le charlatan politique seul est impatient. Mais l'homme d'Etat sage et philanthrope, qui compte sur la nature et suit les traces presque effacées de la marche des siècles, résiste aux entraînements d'une propagande trop rapide.

C'est avec les aspirations de l'espérance en l'avenir et de tout mon cœur que je dis : Vive la France ! vive l'Amérique ! (Applaudissements.) Oui, Messieurs, ma patrie vivra. Elle sacrifie sa fortune, sa vie, ses enfants à la justice. Elle souffre tout pour le bien général, car elle n'oublie pas les paroles de Lafayette et de tous les martyrs de 1776, et elle tire de nouveau l'épée pour « la défense des droits de l'homme. » Oui, notre union, notre constitution et nos libertés vivront. C'est pourquoi j'ai dit dans un autre endroit : « Cette rébellion périra. » « Le coton est Roi, dit-on; » non, *c'est le blé qui règne!* Car les Etats-Unis produisent plus de valeurs en blé qu'en coton. Que le Sud envoie aux nations pour 400 millions de dollars de coton ; s'il dépense cette somme, s'il la dépense entièrement pour vêtements et nourriture, pour métiers et machines à coton et instruments aratoires, qu'est-ce que cela fait? Il se trouvera, à la fin de l'année, endetté par avance de ses revenus. Ses banques manquent d'espèces pour payer ses aliments, ses traites ne sont pas acquittées, sa monnaie cesse de circuler, ses valeurs sont nulles, son crédit est perdu! Le *Times* me comprend-il? Voilà pourquoi je dis que nous pouvons facilement le conquérir. On m'accuse de menacer l'Angleterre. Je n'ai pas l'habitude de regarder autour de moi pour chercher le moyen de rendre la vérité plus agréable. Que ceux qui sont un obstacle à la vérité y regardent. (Ecoutez.) Si l'Angleterre, après tout ce qu'elle a dit contre l'esclavage, tire son épée pour le défendre, je dis qu'alors, et quelque grande qu'elle soit, « elle périra par l'épée. » Car alors, non-seulement la France, mais le monde entier, s'écriera : *Perfide Albion !* Si elle mêle les croix rouges du pa-

and steadfast friend, who so gallantly aided us in the achieving our independence, and founding a great nation. (Applause.) As an agriculturist I was interested in the thorough culture of the soil—and as a lover of nature I was enchanted with the large vista over green fields, hill, and dale, intercepted by occasional dense forests, which more than realized all I had imagined of "La Belle France." But what shall I say of Paris?—her spacious and elegant streets, her grand old classic structures, her beautiful parks, her galleries of arts—the fine and the useful—her monuments of dramatic history, and above all her development of progress and civilisation? For I must say that I have not seen a beggar, a ragged man, or a drunkard in France. (Hear, hear.) A manly sympathy with the cause of liberty in 1776 has not, by the Eternal laws, been lost upon her people. Does any man venture to say that the French of to-day have paid too much in treasure and blood for the liberties they now enjoy; which this great people and the great Chief of their choice equally recognise? (Loud cheers.) The political empyric only is impatient—waiting upon nature, and following upon the fading foot-prints of the ages—the world-wide statesman and philanthropist withholds the hand of rash propagandism. With hopeful aspirations for the future—with all my heart, I say, "*Vive la France, vive l'Amérique.*" (Applause.) Yes, Gentlemen, my country shall live. She sacrifices property, and life, and kindred to Justice. She suffers all things for the whole race— not forgetting the language of Lafayette and all the martyrs of 1776, she draws her sword once more in "defence of the rights of human nature." Yes, our Union, our Constitution, and our liberties shall live. That is why I have said elsewhere, this rebellion shall go down. "Cotton is king!" No; "Grass is king": for the United States produce more dollars' worth of grass than of cotton. Let the South send 400,000,000dols. worth of cotton to the nations—if she pays it out—all out for clothes and food, and mules and cotton-gins, and farming utensils—what does it matter? She finds herself at the end of the year indebted in advance of her income. Her banks are exhausted of their coin to pay for food, her notes are not redeemed, her currency ceases to circulate, her stocks are nothing, her credit is gone. Does the *Times* understand me? Therefore I say, of course, we can conquer her. I am accused of threatening England. I am not in the habit of casting about me to see how I may make truth most palatable. Let those who stand in the way of truth look out. (Hear, hear.) If England, after all she has said against slavery, shall draw her sword in its defence, then I say, great as she is, she "shall perish by the sword." For then not only France, but all the world shall cry out, "Perfide Albion!" When she mingles the red crosses of the Union Jack with the piratical black flag of the "Confederate States of America"—will not just as certainly the Tricolor and the Stars and Stripes float once more in fraternal folds. (Hear, hear.) Can France forget who has doggedly hedged in all the fields of her glory? Can Napoleon forget St. Helena? Will he at her bidding turn his back upon the East? Shall "Partant pour la Syrie" be heard no more in France for ever? Russia strengthens herself by giving up slave labour for the omnipotent powers of nature: which by steam, and electricity, and water, and the mechanical forces share with man the creative omnipotence. Shall England cross half the globe to check the Eastern march of her new-born civilisation? I have spoken to England—not as an enemy, but a friend. For her own sake, I would have her be true to herself. If England would preserve cotton for her millions of operatives, let her join in putting down the rebellion. Her interference in defence of the rebels of the South will force us to do that which would be a calamity to us as well as to them—at a blow to destroy slavery for ever. The interest of England and France lie in the same direction—in the preservation of the Union, and the making successful rebellion impossible. (Loud applause.) Especially does France find safety in our unity and prosperity—for between us there is no antagonism whatever. We want her silks, her brandies, her wines, her porcelains, her cloths, her finer cottons; her thousand articles of unequalled taste. She wants our tobacco, our

villon anglais avec le drapeau noir des pirates des « Etats confédérés de l'Amérique, » ne verra-t-on pas alors le drapeau tricolore et les étoiles et bandes américaines flotter encore une fois fraternellement ensemble? (Ecoutez, écoutez.) La France peut-elle oublier qui a si opiniâtrement limité tous ses champs de gloire? Napoléon peut-il oublier Sainte-Hélène? Pourra-t-il, à la demande de l'Angleterre, abandonner l'Est? L'air de « *Partant pour la Syrie* » ne doit-il plus jamais être entendu en France?

La Russie se fortifie en échangeant le travail de ses serfs contre les forces toutes puissantes de la nature, qui, par la vapeur, l'électricité, l'eau et les arts mécaniques, partage avec l'homme la puissance créatrice. L'Angleterre doit-elle traverser la moitié du globe pour entraver la civilisation nouvellement née de l'Est?

J'ai parlé à l'Angleterre, non pas en ennemi, mais en ami. Dans son intérêt, je voudrais qu'elle fût de bonne foi. Si l'Angleterre veut conserver du coton pour ses millions d'ouvriers, elle doit aider à écraser la rébellion. En s'ingérant dans la défense des rebelles du Sud, elle nous obligera à faire ce qui sera une calamité pour nous et pour eux, à détruire d'un seul coup l'esclavage, et pour toujours.

Les intérêts de l'Angleterre et de la France tendent à un même but : la conservation de l'union et rendre impossible le succès de la rébellion. (Bruyants applaudissements.) La France surtout trouve de la sécurité dans notre union et notre prospérité, car entre nous il n'existe d'antagonisme d'aucun genre. Nous avons besoin de ses soieries, de ses eaux-de-vie, vins, porcelaines, draps, calicots fins; de ses milliers d'articles d'un goût sans égal. Elle a besoin de nos tabacs, de nos viandes, de nos blés, etc. Mais elle ne nous enviera pas la prospérité de nos manufactures d'articles plus grossiers, qui font rentrer l'argent dans nos coffres pour nous mettre à même d'acheter tout ce qu'elle a à nous vendre. Que l'Angleterre, la France, la Russie, l'Espagne, le Mexique, que toutes les nations enfin se joignent à nous, l'Union sera conservée. (Bruyants applaudissements.)

En m'appuyant sur les larges principes de la loi naturelle qui ont été introduits par lord Chatham, et à sa grande gloire, dans la diplomatie moderne, je dois répondre de tout cœur à vos résolutions; je veux imiter les anciens Romains dans la pureté de mon patriotisme, de notre nationalité! Mon vœu éternel pour mon pays est : *Est perpetua!* et pour l'esclavage : *Delenda est Carthago!* (Applaudissements prolongés.)

DISCOURS DE L'HONORABLE ANSON BURLINGAME.

Son Excellence le ministre américain près la cour de Vienne, après avoir été chaleureusement reçu, prit la parole en ces termes :

Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs,

Je réponds à votre appel de tout mon cœur et avec cet esprit de patriotisme qui brille dans tous les yeux et résonne au fond de tous les cœurs. Je trouve qu'il est bien que tous les fils de la terre de Washington puissent, sur le sol de Lafayette, renouveler leurs vœux à ces grands principes pour lesquels ces hommes ont combattu. (Applaudissements.) En conséquence, nous les renouvelons ici actuellement; nous jurons par le Dieu immortel que nous soutiendrons ce grand gouvernement qui a surgi de leurs efforts réunis, et nous exprimons ce triomphant espoir que, semblable à leurs saintes mémoires, il durera à jamais. (Applaudissements.) Il me semble, depuis que je suis ici, que j'ai reçu l'impression, je ne puis dire d'où ni comment, — mais certainement pas de ce que j'ai lu ou entendu, — et certainement pas plus de quoi que ce soit émanant du chef de cette brave nation, — que les sentiments qui guidèrent les Français et nos pères doivent toujours prévaloir. Il me semble qu'ils ne riront pas de notre malheur supposé, que leur presse ne nous méconnaîtra pas, que leurs hommes

meats, our grains, and all that: while she will not envy us the prosperity of our ruder manufactures, which put money in our purse, and make us able to purchase all she has to sell us. Let England, and France, and Russia, and Spain, and Mexico, and all the nations join with us:—The Union—it shall be preserved. (Tremendous cheers.) Planting myself upon the broad principles of natural law, which it was the glory of Lord Chatham to introduce into modern diplomacy, I most heartily respond to your resolutions; I join the old Romans in the purity of my patriotism; of our nationality, my undying aspiration is "Est perpetua;" of slavery, "Delenda est Carthago?" (Long continued cheers.)

The President then said that a telegraphic despatch had been received, giving news from the United States to the 18th, which could not fail to interest the meeting. (A gentleman near then read the despatch in question.)

SPEECH OF THE HON. ANSON BURLINGAME.

His Excellency the American Minister to the Court of Vienna having been warmly received, spoke as follows:

Mr. President, Ladies and Gentlemen,

I respond to your call with all my heart, in the spirit of that patriotism which gleams in every eye and swells in every breast. I hold it fit that the children of the land of Washington should, in the land of Lafayette, renew their vows to the great principles for which those men struggled. (Applause.) And we accordingly do here and now renew them, and swear by the ever-living God that we will sustain that great Government which resulted from their blended efforts, and breathe the exultant hope that, like their holy memories, it will endure for ever. (Applause.) It seems to me, since I have been here, that I have received the impression—I cannot tell whence or why—certainly not from anything I have read or heard—surely not from anything derived from the reticent ruler of this gallant people—that the feeling which swayed the French and our fathers still survives. It seems to me that they do not mock at us in our supposed calamity, that they do not misrepresent us in their press—that their statesmen do not compare us to Turks, and our enemies to Greeks (laughter); that they do not speak of "belligerent rights" in such a way as to leave us to infer that they would make merchandise of our misfortunes, and open all their ports to the pirates' prize. (Applause.) I make not these distant allusions to deepen your regards on the one hand, or to rouse your resentment against a kindred people on the other. I accuse not the Saxon heart. (Dr. Mc'Clintock: "That is right.") My friend says that is right; yes, I know the *heart* of old England is sound. But, as an American, I cannot be indifferent to the language of a portion of the English press, nor to the language of a few of England's statesmen. I know, as my friend Mr. Clay has said, that we have derived our language, literature, and laws from her. No man bends lower than I do to her majestic antecedents, but I must be permitted to regret the attitude in which she has been placed by those who assume to give expression to her sentiments. This I will say—ever mindful of the ties of consanguinity which others seem to have forgotten—that when a generous people has blotted from its memory the resentful recollections of two wars, it is neither kind nor wise to rouse them again with ten-fold rancour. (Applause.) And this I will further say—that whoever is for or against us, we will, in the language of our distinguished friend Mr. Dayton, "settle our own affairs in our own way." We will put down rebellion on our own soil, and shall reserve a quick hand and a dauntless heart for whoever, for whatever cause shall be found in complicity with the most causeless revolt that ever lifted its audacious hand against a noble Government and a generous civilisation. (Continued applause.) I do not quarrel with men's opinions, I disdain to plead with those who are intentionally against us, but I would be glad to bring those whose good opinion, for my

d'Etat ne nous compareront pas aux Turcs et nos ennemis aux Grecs (rires), qu'ils ne parleront pas des « Droits des belligérants, » de manière à nous laisser croire qu'ils feraient marchandise de nos infortunes et ouvriraient tous leurs ports à des prises de pirates. (Applaudissements.) Je ne fais pas ces allusions éloignées pour attirer plus profondément vos regards d'un côté ni pour soulever des ressentiments contre un peuple ami d'un autre côté. Je n'accuse pas le cœur saxon. (Dr Mac Clintock : « C'est bien ! ») Mon ami dit que c'est bien ; oui, je sais que le cœur de la vieille Angleterre est bon ; mais comme Américain, je ne puis être indifférent au langage d'une partie de la presse anglaise, ni au langage de quelques hommes d'État de l'Angleterre. Je sais, ainsi que l'a dit mon ami Clay, que nous avons tiré de ce pays notre langage, notre littérature et nos lois. Nul homme n'admire plus que moi ses majestueux antécédents ; mais il doit m'être permis de regretter l'attitude dans laquelle elle a été placée par ceux qui assument la responsabilité d'exprimer ses sentiments. Je dirai ceci, — tout en me rappelant les liens de consanguinité que d'autres semblent avoir oubliés, — que lorsqu'un peuple généreux a effacé de sa mémoire les souvenirs pénibles de deux guerres récentes, il n'est ni charitable ni sage de le soulever de nouveau avec une décuple rancune. (Applaudissements.) Et je dirai en outre que, n'importe qui soit pour nous ou contre nous, nous devons, ainsi que l'a dit notre éminent ami M. Dayton, arranger nos propres affaires comme nous le jugerons convenable; nous devons étouffer la rébellion sur notre propre sol, et réserver une main prompte et un cœur indompté pour quiconque, et pour quelque cause que ce soit, sera reconnu le complice de la révolte la plus mal fondée qui ait jamais osé lever une main audacieuse contre un noble gouvernement et une généreuse civilisation. (Applaudissements prolongés.) Je ne discuterai pas les opinions des hommes, je dédaigne de plaider avec ceux qui sont intentionnellement contre nous, mais je serais heureux pour l'honneur de ma patrie de convaincre ceux dont j'envie la bonne opinion.—Ceux qui ont été et sont toujours nos amis, (J'en ai trouvé de tels depuis que je suis ici.)—Ceux qui sont tombés dans cette fatale erreur de Calhoun, et qui croient que notre gouvernement est une convention entre Etats, et que ceux qui y ont *accédé* ont le *droit* de s'en *retirer*, — je serais heureux, dis-je, de les amener à des vues identiques aux miennes. Mais dans notre théorie de gouvernement, le pays de Galles aurait autant de droit à se séparer de l'Angleterre et la Normandie de la France que la Caroline du sud et l'Alabama à se séparer des Etats-Unis. (Ecoutez, écoutez.) Notre Gouvernement n'est pas un pacte ou une ligue dans ce sens, — tout cela a disparu avec la Confédération. — Mais c'est un gouvernement du peuple, par le peuple et pour le peuple, et il est ainsi déclaré en tête même de notre acte constitutif, où resplendissent comme une étoile ces paroles : « Nous, le peuple, ordonnons et établissons cette constitution, » et il est de nouveau déclaré que cette constitution et les lois faites en vertu de ladite seront la loi suprême du pays. C'est un gouvernement ainsi établi, un gouvernement reposant sur le bon vouloir du peuple, — qui suit largement son cours de gouvernement pratique sous les formes d'une loi organique librement consentie. — Un gouvernement autour duquel se groupent tant de souvenirs et qui, pour nous, est le plus noble qui ait jamais répandu ses bienfaits sur des mortels. (Applaudissements.) Est-ce un gouvernement semblable qu'une poignée de traîtres, parce qu'ils ont le dessous aux élections, renverseraient pour établir à sa place un gouvernement né de leur propre caprice, en ne l'appuyant pas sur le bon vouloir du peuple, mais sur l'esclavage comme clef de voûte? Le différend n'est pas ici entre deux partis également divisés, comme quelques-uns le supposent, pour obtenir le pouvoir politique; mais c'est une grande lutte des principes pour l'intégrité de notre société et de notre gouvernement, entre la civilisation la plus élevée d'un côté et la plus noire barbarie de l'autre (applaudissements), ce n'est pas une contestation entre des sections — d'un côté, ainsi qu'on l'a dit, sont vingt millions d'hommes, agglomérés en une grande masse de combattants, et avec lesquels sympathisent des millions d'individus du Sud, enfermés dans les entraves d'une conspiration qui les a pris par surprise; de

country's sake, I covet, into views touching our affairs identical with my own—those who have been and still are our friends—I have met such since I have been here—who have fallen into the fatal fallacy of Calhoun, and believe that our Government is a compact between States, and that as these did *accede* to it they have, therefore, a *right* to *secede* from it. But in our theory of Government, Wales would have as much right to secede from England, and Normandy from France, as South Carolina and Alabama from the United States. (Hear.) Ours is not a compact or league in that sense—all that went down with the Confederation—but it is a Government of the people, by the people, for the people, and is so declared to be on the very frontlets of the Constitution itself; there glittering like a star is the language—"We the people do ordain and establish this Constitution," and again it is declared that this Constitution and the laws made in pursuance thereof shall be the supreme law of the land. It is a Government thus established, a Government resting on the good will of the people—that will flowing forth into practical Government though the forms of the organic law to which they have assented —a Government around which cluster so many memories, and which, to us, is the noblest that ever shed its blessings on mortal men. (Applause.) It is such a Government that a few traitors, because they have been out-voted, would overthrow, and would establish in its place one born of their own caprice, resting it not on the will of the people but on slavery as its cornerstone. This contest is not one between two parties equally divided, as some suppose it to be, for political power, but it is a great struggle for principles, for the integrity of our society and Government, between the highest civilisation on one hand, and the blackest barbarism on the other. (Applause.) It is not a contest between sections—on the one side, as has been stated, are twenty millions crystallised into one great fighting mass, and in sympathy with these are millions in the South who are in the thrall of a conspiracy which has taken them by surprise. And against this are a few daring men, struggling against the holiest feelings of the human heart, against a Government which they have never felt but in the blessings it conferred, leading on the fanatical and the ignorant, made so by the bad system they would establish, men whose strength *was* in the political power they derived from slavery as a subtle element in the Government, but *now* weak in the quality of force on which they rely, without men, without money, without credit, dependent for the food they eat and the clothing they wear on those they assail, without a ship, without a sailor, who cannot make a sword or a musket, who have no flag which a Fejee Islander ought to respect; and these men hurl themselves against the prejudices and patriotism, and memories, and hopes, and numbers and civilisation of the American people. (Warm applause.) In the language of Mr. Clay, just used, and I repeat it with emphasis, "Of course they must fail." They shall fail, and their memories rot! (Cheers.) I am sorry for the innocent, who must suffer for their guilt. The people were merciful, and the Government forbearing. It was our glory that in our whole history no traitor's blood was on the hands of the Government. We wished no war, no shedding of fraternal blood. It was not until after fortress after fortress was taken, outrage after outrage committed, hospitals sacked, and the poor and the sick turned out into a desolate world, and a fort, with its famishing garrison reduced, that the people sprang to arms for the Government they loved; and, Sir, as you (Mr. Dayton) have said, there has not been in ancient or modern times such a rising of the people. On every hill they rose; and in every valley and in every mountain pass forming armies which would gladden the eye of any Napoleon, and they are moving with irresistible force to crush the rebellion. (Applause.) And, Sir, without using the language of menace, if there is anybody who wishes well to society and the human race, let him see to it that he is not brought within the resentful sphere of this roused nationality and haughty patriotism. (Applause.) But I must bring these remarks to a close. I would that our struggling brothers at home could hear this day our words of lofty cheer, and know how the American heart in this far land throbs true to them, and the cause for which they struggle. We send them with our

l'autre, et contre ceux-ci, sont quelques hommes hardis qui, luttant contre les plus saints sentiments du cœur humain, contre un gouvernement qu'ils n'ont jamais connu que par les bienfaits dont il les a comblés, se mettent à la tête des fanatiques et des ignorants, devenus tels par le système vicieux qu'ils voudraient établir; des hommes dont la force était dans le pouvoir politique qu'ils tirèrent de l'esclavage comme un élément subtil dans le gouvernement, sans hommes, sans argent, sans crédit, dépendant, pour le pain qu'ils mangent et pour les vêtements qui les couvrent, de ceux qu'ils assaillent, sans un navire, sans un marin, qui ne peuvent faire ni une épée ni un mousquet, qui n'ont pas un pavillon qu'un insulaire sauvage doive respecter; et ce sont ces hommes qui viennent d'eux-mêmes heurter les préjugés, le patriotisme, les souvenirs, les espérances, le nombre et la civilisation du peuple américain! (Chaleureux applaudissements.) Ainsi que l'a dit si justement M. Clay, et je le répète avec emphase, « certainement, ils doivent échouer. » Ils échoueront et leur souvenir périra! (Applaudissements.) J'en suis fâché pour les innocents qui doivent souffrir par leur faute. Les peuples ont été miséricordieux et le gouvernement tolérant. Ce fut notre gloire que dans toute notre histoire le sang d'aucun traître n'a taché les mains de notre gouvernement. Nous n'avons pas désiré la guerre, ni répandu le sang de nos frères. Ce n'est que lorsque forteresses après forteresses ont été prises, outrages sur outrages commis, les hôpitaux pillés, les pauvres et les malades rejetés dans un monde de désolation et qu'un fort, avec sa garnison affamée, a été pris, que le peuple a couru aux armes pour le gouvernement qu'il aimait; et, monsieur, ainsi que vous l'avez dit, jamais dans les temps anciens et modernes il n'y eut une telle levée de boucliers! Sur chaque colline ils se lèvent, dans chaque vallée, sur chaque montagne passent et se forment des armées qui satisferaient l'œil d'un Napoléon, et qui se meuvent avec une force irrésistible pour écraser la rébellion. (Applaudissements.) Et, monsieur, sans employer un langage menaçant, s'il est quelqu'un qui veuille le bien de la société et du genre humain, qu'il n'aille pas à l'encontre du ressentiment de cette nationalité qui se lève et de ce superbe patriotisme! Mais je dois terminer ici ces observations. Je voudrais que nos frères combattant sur le sol de la patrie pussent entendre aujourd'hui ces mots de fier encouragement et sachent combien les cœurs américains, sur cette terre éloignée, battent loyalement pour eux et pour la cause pour laquelle ils luttent. Nous leur envoyons nos vœux, avec nos bénédictions par dessus les mers; mais ce qui vaut mieux, nous leur envoyons quelqu'un qu'ils connaissent, que nous connaissons, connu dans les deux hémisphères; quelqu'un qui, sur cette terre guerrière de ses ancêtres, a entendu l'appel de sa mère (car il est vraiment l'enfant de la République), et qui, rejetant loin de lui les urgents soucis de ses affaires personnelles, presque sans avis ni avertissement, a résolu de voler à la défense du pavillon qu'il a tant fait pour exalter. Nous lui promettons qu'il sera bien accueilli sur cette côte de l'Ouest, par quatorze cent mille hommes qui, hier encore, ont acclamé son nom comme un symbole de leur foi; par une foule innombrable, qui alors nous ôtait l'espoir de voir jamais, si c'était possible, un plus chaleureux enthousiasme; il sera le bienvenu sur les bords de l'Atlantique et sur les bords du Pacifique, que sa valeur nous a conquis, et dans ces Montagnes Rocheuses sur le sommet le plus élevé desquelles il fut le premier à déployer cette magnifique bannière de son pays sous les rayons du soleil couchant! (Applaudissements.) Bénissons-le! nous savons ce qu'il fera par ce qu'il a déjà fait, car « né et nourri dans le sentier du danger, il en a éprouvé le prix. » — Nous savons que son avenir sera aussi brillant que son passé, et qu'il jouira du triomphe du soldat ou de la douce tranquillité de la tombe d'un honorable guerrier!... et maintenant, tous te saluent, Frémont et adieu!... (Acclamations frénétiques, qui furent suivies de trois salves d'applaudissements pour le colonel Frémont.)

blessings over the sea; but, [illegible] tter, we send with them one known to them, known to us, know[illegible] hemispheres, one who, in this warlike land of his ancestors, heard the call of his mother (for he is, indeed, a child of the Republic), and, casting from him the urgent claims of his private affairs, almost without warning and notice, determined to fly to the defence of the flag he has done so much to exalt. We say to him that he will be welcomed on the western shore by fourteen hundred thousand men, who, but yesterday, hailed his name as a symbol of their faith, and by a countless host who then defeated our hopes with, if possible, a still warmer enthusiasm—welcomed on the Atlantic slope, and on the Pacific slope, which his valour won for us, and in the Rocky Mountains, from whose loftiest summit he was the first to unfurl the beautiful banner of his country, in the beams of the setting sun. (Applause.) We breathe our benison upon him. We know what will follow, where he goes before, for "born and nursed in danger's path, he's tried her worst."—We know his future will be as bright as his past, and that he will enjoy a soldier's triumph or the sweet tranquillity of an honoured soldier's grave.—And now all hail, Fremont, and farewell! (Tremendous acclamations; which were followed by three cheers for Colonel Fremont.)

SPEECH OF COLONEL JOHN C. FREMONT.

The gallant Colonel rose and responded as follows:—

Mr. President, Ladies and Gentlemen,

I am deeply sensible to the warm and flattering expressions of confidence and regard with which I have just been honoured, and still more deeply sensible to your kind approval of them. They are very grateful to me, and I thank you very sincerely. But you will be very sure that I do not receive them as due to myself; I am conscious that I owe them to the partiality of friendship and to that sort of attachment which a soldier always feels for the banner under which he has fought. (Hear, hear.) To him (Mr. Burlingame) and the other friends around me who have spoken to-day, I represent the standard on which old watchwords were inscribed. It is themselves who were the leaders, themselves who bore with you the heat of the day, and who have won their battle gloriously. And they have come among us here, with their habitual eloquence, to convey to our true hearted countrymen at home the assurance of our unalterable devotedness to the country, and our unbounded admiration of the generous loyalty with which they rallied to its calls. (Cheers.) A few days back, our honoured flag was trailing in the dust at the foot of an insolent foe; at present its stars are refulgent from a thousand heights, swarming with brave hearts and strong arms in its defence. (Applause.) We drink to them to-day, our brave and loyal countrymen. (Renewed cheers.) Faithfully, too, have our scattered people responded to them, from Italy, from England, and from France. Well have they shown, they too can cross the seas and change their skies, and never change their hearts. (Loud cheering.) I am glad that a happy chance has brought me to participate with you here on this occasion. Here in this splendid capital of a great nation, where near by us the same tombstone records the blended names of Washington and Lafayette, I feel that I breathe a sympathetic air. (Hear, hear.) France is progress, and I am happy to believe that here we shall not see a people false to their traditionary policy. (Loud applause.) From here we shall see no strong hand stretched out to arrest the march of civilisation, and aid in throwing back a continent into barbarism. We expect nowhere active cooperation, but we look for the sympathy which the world gives to a good cause. We are willing to work out our own destiny, and make our own history. Before this struggle closes, the world will recognise that enlightened liberty is self-sustaining, and that a people who have once fully enjoyed its blessings will never consent to part with them. We have deprecated this war, fratricidal and abominable; most gladly would we welcome back our people if they would return to their allegiance. We would bury,

DISCOURS DU COLONEL JOHN C. FREMONT.

Le brave colonel se leva alors et dit :

Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs,

Je suis profondément sensible aux chaleureuses et flatteuses expressions de confiance et d'estime dont je viens d'être honoré, et je suis encore plus sensible à votre bienveillante approbation de ces paroles. Elles me sont bien agréables, et je vous en remercie sincèrement. Mais soyez bien certains que je ne les reçois pas comme m'étant dues ; je sais que je les dois à la partialité de l'amitié et à cette sorte d'attachement que le soldat ressent toujours pour la bannière sous laquelle il a combattu. (Ecoutez ! écoutez !) Pour lui (M. Burlingame) et les autres amis qui m'entourent et qui ont parlé aujourd'hui, je représente l'étendard sur lequel furent inscrits nos anciens mots d'ordre. Ce sont eux qui furent les promoteurs, eux qui supportèrent avec nous les ardeurs du jour, et qui gagnèrent glorieusement leur bataille. Et ils sont venus ici parmi nous, avec leur éloquence habituelle, pour envoyer à leurs généreux compatriotes restés sur le sol natal l'assurance de notre inaltérable dévoûment au pays, et de notre admiration sans bornes pour la généreuse loyauté avec laquelle ils se sont ralliés à son appel. (Applaudissements.) Il y a quelques jours à peine que notre honorable pavillon fut traîné dans la poussière et foulé aux pieds d'un insolent ennemi ; à présent, ses étoiles resplendissent sur mille montagnes, qui fourmillent de braves cœurs et de bras solides armés pour le défendre. (Applaudissements.) Nous buvons à eux aujourd'hui, à nos braves et loyaux compatriotes. (Applaudissements réitérés.) Et loyalement aussi, nos concitoyens absents du pays leur ont répondu, d'Italie, d'Angleterre et de France ! Ils ont bien montré qu'ils peuvent traverser les mers et changer de ciel, mais que jamais leurs cœurs ne changent. (Longs applaudissements.) Je suis bien aise qu'une chance heureuse m'ait amené à participer avec vous à cette réunion. Ici, dans cette splendide capitale d'une grande nation, où près de nous la même pierre sépulcrale nous rappelle les noms inséparables de Washington et de Lafayette, je sens que je respire un air sympathique. (Écoutez ! écoutez !) La France, c'est le progrès, et je suis heureux de croire que nous ne verrons pas ici un peuple faisant défaut à sa politique traditionnelle ! (Longs applaudissements.) Ce n'est pas d'ici que nous verrons une forte main s'étendre pour arrêter la marche de la civilisation et aider à ramener le Continent à la barbarie. Nous n'attendons de nulle part une coopération active, mais nous comptons sur la sympathie que le monde manifeste toujours pour la bonne cause. Nous voulons accomplir nos propres destinées et faire notre propre histoire. Avant que cette lutte soit terminée, le monde reconnaîtra que la liberté éclairée se soutient d'elle-même, et qu'un peuple qui a joui une fois de ses avantages ne peut plus consentir à s'en séparer. Nous avons cherché à éviter cette guerre fratricide et horrible, et c'est avec bonheur que nous accueillerions le retour de ces peuples égarés, s'ils revenaient à leur devoir. Nous enfouirions plus profondément que l'Océan, la prompte colère que leur conduite parricide a provoquée, mais ils doivent rentrer immédiatement dans le sein de l'Union. Nous ne leur permettrons pas de déshonorer notre drapeau et de flétrir nos tombes sacrées. (Ecoutez ! écoutez !) Il ne peut pas leur être permis de démembrer notre pays et de détruire notre nationalité. (Ecoutez ! écoutez !) Nous devons maintenir celle-ci dans toute son intégrité, en face de tous les périls et malgré tous les événements. Au-dessus de toutes considérations se place notre pays, tel que nous avons appris à l'aimer ! — un et indivisible ! (Longs applaudissements,) maintenant et à jamais, et nous le maintiendrons ainsi. Nous ferons notre devoir loyalement, et nous ne transigerons pas avec la trahison et la rébellion. (Applaudissements vifs et prolongés.)

Le Président prenant alors la parole, dit :

Voici une personne qui est toujours prête à parler au nom de son pays,

deep as the ocean, the hasty anger which their parricidal conduct provoked. But they must return at once to their allegiance. We shall not permit them to dishonour our flag, and desecrate our sacred graves. (Hear, hear.) They cannot be permitted to dismember our country and destroy our nationality. (Hear, hear.) We shall maintain these in their fullest integrity, in the face of every evil and at every hazard. Above every consideration is our country—as we have learned to love it— one and indivisible—(loud acclamations)—now and for ever, and so we will maintain it; we will do our duty loyally, and we will make no compromise with treason, and no surrender to rebellion. (Long continued cheering.)

The Hon. Mr. Haldemann, American Minister to the Court of Stockholm, was next called upon; but merely spoke a few well judged sentences, thanking the meeting for receiving him kindly, declaring at the same time that he considered it unnecessary to add anything to sentiments so well expressed by the able speakers who had preceded him.

The President then said, there is another gentleman present who is ever ready to speak in behalf of his country, one whom all delight to hear—the Rev. Dr. Mac-Clintock, Pastor of the American Chapel in Paris.

SPEECH OF THE REV. JOHN MAC CLINTOCK, D.D.

Mr. President, Ladies and Gentlemen,

After so many eloquent speeches from men of historical fame, but a few words could be expected from me. Certainly our patriotism had been stimulated to new vigour and exertion by the brave words we had heard to-day. Mr. Dayton had said, truly enough, that our country had fallen on evil times, that our pride is humbled, and our prestige for the moment gone. But there is another aspect of our troubles which he should not forget. They have revealed a fidelity to great principles on the part of the American people, for which the world had not given them credit, of which, indeed, they could not themselves be conscious until the time of trial. And in this view, I am prouder of my country now, than ever. A year ago we were living in apparent security and strength. But we were treading on fires hidden under deceitful ashes. We were at the mercy of traitors and did not know it. To-day, the treason is all unmasked. We know the extent of its power for mischief, and do not fear the issue. A great orator said that one man, with truth and God on his side, is a majority against the world. But we are twenty millions against six, and, as we honestly believe, with truth and God on our side. Shall such a majority fail? If the stars in their courses fought against Sisera, where in the Providence of God, is likely to be this conflict, between civilisation and barbarism, between order and anarchy, between freedom and slavery?

The position of England has been alluded to. Let us not be too hasty in judging of England. The occasion is full of difficulties for her statesmen, and as yet, they have not shown themselves equal to the emergency. But I have no fear of the grand English nation. Its voice has not yet been heard. When it shall be uttered, it will not be on the side of piracy and slavery. The *Times*, indeed, has laboured, with diabolical skill, for several months, to whitewash the Southern rebellion, and to pervert the English mind as to the true nature of the issue. So too, certain English statesmen have had a film on their eyes—a film of cotton web—but they are in the way to see clearly. The interest of England is plain; and when the people get to understand it, they will speak in tones that journals and statesmen will be bound to heed. The lion is sleeping; when he awakes his roar alone will be enough. Old England will stand by New England in the battle of Christianity and civilisation. I think I am right in this prediction; but if I am wrong, then I will agree with my friend that the glory of England will have departed for ever. If she *should* take sides with the rebels for the sake of a fancied interest—which after all is a delusion—then, farewell to her moral supremacy among the nations. And when her moral supremacy is gone, her material sway will soon

un homme que chacun aime à entendre, c'est le révérend docteur Mac-Clintock, pasteur de la Chapelle américaine de Paris.

DISCOURS DU RÉVÉREND JOHN MAC-CLINTOCK, D.D.

Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs,

Après tant de discours si éloquents d'hommes d'une renommée historique, vous ne devez attendre de moi que quelques mots : certainement, notre patriotisme a été stimulé avec une nouvelle vigueur et porté aux plus suprêmes efforts par les chaleureuses paroles que nous avons entendues aujourd'hui. M. Dayton a dit, avec assez de vérité, que notre pays était arrivé aux « temps mauvais, » que notre orgueil était abaissé et notre prestige disparu pour un moment. Mais il est un autre aspect de nos troubles qu'il ne doit pas oublier; ils ont révélé de la part du peuple américain une fidélité aux grands principes, dont le monde ne le croyait pas capable, et dont réellement il n'avait pas conscience lui-même jusqu'au moment de l'épreuve.

Et à ce point de vue, ajoute M. Mac-Clintock, je suis plus glorieux de mon pays actuellement que jamais. Il y a un an, nous vivions dans un état apparent de force et de sécurité. Mais nous marchions sur des feux cachés par des cendres trompeuses ; nous étions à la merci des traîtres et nous ne les connaissions pas. Aujourd'hui, la trahison est démasquée. Nous connaissons l'étendue de sa puissance à mal faire et nous n'en craignons pas l'issue. Un grand orateur a dit qu'un homme, avec la vérité et Dieu de son côté, a la majorité sur le monde entier. Mais nous sommes vingt millions contre six, et, nous le croyons consciencieusement, nous avons Dieu et la vérité de notre côté. Une semblable majorité peut-elle échouer? Si les étoiles, dans leur cours, combattent contre Sisera, de quel côté doit être vraisemblablement la Providence, dans ce conflit entre la civilisation et la barbarie, entre l'ordre et l'anarchie, entre la liberté et l'esclavage ?

On a fait allusion à la position de l'Angleterre. Ne soyons pas trop prompts à juger l'Angleterre. L'occasion est remplie de difficultés pour ses hommes d'Etat, et jusqu'à présent ils ne se sont pas montrés au niveau de la question. Mais je ne crains rien de la grande nation anglaise. Sa voix ne s'est pas encore fait entendre. Lorsqu'on l'entendra, ce ne sera pas du côté de l'esclavage et de la piraterie. Le *Times*, il est vrai, a travaillé depuis quelques mois avec une habileté diabolique pour blanchir la rébellion du Sud, et pour pervertir l'esprit anglais sur la véritable nature de l'issue des choses. Disons-le aussi, certains hommes d'Etat anglais ont eu sur les yeux un bandeau, — un bandeau tissé de coton, — mais ils sont en voie d'y voir clair. L'intérêt de l'Angleterre est évident et lorsque le peuple le comprendra, il parlera d'un ton que les journaux et les hommes d'Etat seront obligés d'écouter. Le lion dort, mais quand il s'éveillera son rugissement seul sera suffisant. La vieille Angleterre se placera à côté de la nouvelle Angleterre dans le combat du christianisme et de la civilisation. Je pense que je suis fondé à faire cette prédiction, mais si je me trompe, je conviendrai alors avec mes amis que la gloire de l'Angleterre est anéantie à jamais. Si elle pouvait prendre parti pour les rebelles pour un intérêt supposé qui, après tout, n'est qu'une erreur, alors, adieu à sa suprématie morale parmi les nations. Et lorsque sa suprématie morale sera anéantie, son influence matérielle sera bientôt réduite à néant. Son étoile a brillé au firmament des nations d'une manière particulière et prééminente, mais si elle permet à cette sombre éclipse de l'obscurcir, cette étoile verra pâlir ses feux inoffensifs devant l'Etoile de l'Occident, qui attirera les rayons brillants de sa splendeur et sera la cynosure à tous les yeux, et le centre de toutes les espérances, jusqu'à « la dernière syllabe des temps à venir. » Mais avec la sympathie morale de l'Angleterre, ou sans elle, — l'œuvre sera accomplie. Les hommes des Etats libres, après de longues années de patience et de tolérance, ne se sont pas levés en armes pour rien. Ils vaincront, non pas le Sud, car personne ne se propose cela, mais les rebelles et les traîtres qui cherchent à ramener le chaos pour atteindre ainsi leur détestable but. Et j'ai la certitude que cette guerre sera soutenue avec

61

follow it. Her star has shone in the firmament of the nations, bright, particular, pre-eminent; but if she allows this sad eclipse to come, that star must pale its ineffectual fires before the star of the West, which shall lead the bright array, and be the cynosure of all eyes, and the centre of all hopes to the "last syllable of recorded time." But with the moral sympathy of England, or without it, the work will be done. The men of Free States, after long years of patience and forbearance have not risen up in arms for nothing. They will conquer—not the South, for no one proposes to do this—but the rebels and traitors who seek to bring chaos back again for their own bad ends. And I trust the war will be waged in the same spirit of forbearance in which it was begun. I trust that no barbarity, however fearful, that the Corsairs may commit under the black flag which the Montgomery pretended Government has authorised, will provoke the American Government to retaliate by like barbarities. Let us not forget that we are a Christian people; that we have taken up arms as a last resort, to keep up a free Government in America, and to put down a rebellion which must end, if unquelled, in spreading barbarism over the Continent. Let us remember, too, that the South abounds in true and loyal citizens, who, for the time, can only stand and wail. And even for the rebels when they come—as come they will—to acknowledge their sin against the country and against God, let us be ready to welcome the returning prodigal, and to kill the fatted calf; that day, however, may be far distant. Until it comes our task is to keep up our courage, and to perform our duty to our flag and to our country, in spite of discouragements, disappointments, or even defeats. Many a fortune must be sacrificed—many a valued life must be lost before the work is done. In the fierce initial onset, the rebels, desperate in their criminality, may have the advantage, but the issue is to be decided, not by one or two combats, not by desperation, not by chivalry, but by patient, firm, steady endurance of toil, of loss, of sorrow, of suffering, of death, if need be, in the name of God! The names of great leaders have been appealed to here. But probably it is more needful to assure ourselves of the pluck, the virtue, and the endurance of the great masses who will have the hardest work to do and the greatest sufferings to bear. And here, too, our past history affords the ground for the most hopeful auguries. The President of this meeting has appealed to the heroic names of the Revolution, and has called on us, as Demosthenes did when he summoned up the shades of those who fell at Salamis and at Platea, to be true to the cause for which Washington and Adams, and Greene, and Hancock fought and suffered. But let us remember, too, the rank and file of the revolutionary time; the unnamed heroes, who, by thousands, gave themselves to die for the young republic. Their graves are scattered from the Aroostook to the Mississippi: and over them all has been heard, within the last few months, the tread of their children and of their children's children, coming in myriads to maintain the Union which their fathers died to found. When I was a boy I heard Edward Everett speak. The body of the speech was on manufactures and commerce; I thought it dry, and boy-like, forgot it. But he closed his speech with a passage I have never forgotten. It has passed through my mind almost every day since these troubles began, and I give it to you as my concluding sentiment:—"Liberty is queen in the Western World, and there may she sit for ever, enthroned in her glory, with the stars of the Union for her coronet, and the rock of independence for her footstool."

The following gentlemen spoke in succession and were much applauded: Captain Symmes, U.S.A., Rev. C. T. Thayer, Rev. W. O. Lamson, Wm. K. Strong, Esq., and Major Selover.

The President of the day then called upon the company before separating, to unite with him in three cheers for the President of the United States. Lieut. General Scott, and the American Union, which were given with a will.

The proceedings terminated about half-past four o'clock, after a display of patriotic feeling unsurpassed in unanimity.

le même esprit de tolérance qu'elle a été commencée. Je suis certain que, quels que soient les actes de barbarie, si terribles qu'ils soient, que puissent commettre les corsaires sous le noir pavillon que le prétendu gouvernement de Montgomery a autorisé, ils n'entraîneront pas le Gouvernement américain à user de représailles par des barbaries semblables. N'oublions pas que nous sommes un peuple de chrétiens, que nous avons pris les armes en dernier ressort, pour conserver à l'Amérique un gouvernement libre et pour abattre une rébellion qui finirait, si l'on n'y mettait obstacle, par étendre la barbarie jusqu'au Continent. Rappelons-nous aussi que le Sud abonde en fidèles et loyaux citoyens qui, aujourd'hui, ne peuvent que gémir. Et même pour les rebelles, lorsqu'ils viendront, car ils viendront reconnaître leur tort contre le pays et contre Dieu, soyons prêts à accueillir l'enfant prodigue et à tuer le veau gras. Ce jour, cependant, peut être bien éloigné ; jusqu'à ce qu'il arrive, notre tâche est de soutenir notre courage, et de remplir nos devoirs envers notre pays et notre drapeau, malgré les découragements, les désappointements et même les défaites. Plus d'une fortune sera sacrifiée, plus d'une vie importante peut-être perdue avant que l'œuvre soit achevée! Les rebelles, dans cette première et terrible attaque, désespérés par l'audace de leur crime, peuvent avoir l'avantage, mais le succès doit être décidé, non par un ou deux combats, ni par désespoir, ni par des actions chevaleresques ; mais par une patiente, ferme et constante souffrance, des tourments, des pertes, des chagrins et des douleurs, de la mort même s'il le faut, au nom de Dieu ! On a cité ici les noms des grands chefs ! mais il est plus certain de nous assurer du cœur, de la vertu et de la patience des grandes masses qui auront le plus grand effort à faire et les plus grandes souffrances à supporter. Et, ici, aussi, notre histoire passée nous offre la base des plus favorables augures. Le président de cette assemblée a fait appel aux noms héroïques de notre Révolution, et nous a conjurés, comme le fit Démosthènes, lorsqu'il évoqua les ombres de ceux qui succombèrent à Salamine et à Platée, d'être fidèles à la cause pour laquelle Washington et Adams, et Greene et Hancock ont combattu et souffert. Mais rappelons-nous aussi les soldats secondaires de ce temps de révolution, ces héros sans nom qui, par milliers, donnèrent leurs vies pour la République. Leurs tombes sont répandues d'Aroostook au Mississipi, et c'est sur elles toutes que s'est fait entendre la marche de leurs enfants et de leurs petits-fils, accourant par myriades pour soutenir l'Union que leurs pères moururent pour fonder. J'étais un enfant lorsque j'entendis parler Edward Everett ; l'ensemble de son discours concernait les manufactures et le commerce ; je trouvai cela aride, et, comme un enfant, je l'oubliai. Mais il termina son discours par un passage que je n'ai jamais oublié. Il m'a passé par l'esprit presque chaque jour depuis le commencement de ces troubles, et je vous le donne comme la conclusion de mes sentiments : « La Liberté est » reine du Nouveau-Monde, et elle doit y siéger à jamais, trônant dans sa » gloire avec les étoiles de l'Union pour couronne et le roc de l'indépen- » dance pour piédestal ! »

L'honorable M. Haldemann, ministre américain à la cour de Stockholm, fut ensuite appelé ; mais il prononça seulement quelques mots bien sentis, remerciant l'assemblée de son amicale réception et déclarant en même temps qu'il regardait comme inutile de rien ajouter aux sentiments si bien exprimés par les habiles orateurs qui l'avaient précédé.

Les personnes dont les noms suivent : MM. le capitaine Symmes, des États-Unis ; le révérend C. T. Thayer, le révérend W. O. Lamson, W. K. Strong, Esq., et le major Selover, prirent successivement la parole et furent beaucoup applaudis.

Le Président proposa ensuite à l'assemblée, avant de se séparer, de se joindre à lui pour trois acclamations en l'honneur du Président des Etats Unis, du lieutenant-général Scott et de l'Union américaine, et ces trois acclamations eurent lieu d'enthousiasme, et furent vivement prolongées.

L'assemblée se sépara vers quatre heures et demie, après avoir déployé des sentiments patriotiques qui ne peuvent être surpassés en unanimité.

Paris.— Imprimerie de E. Brière, rue Saint-Honoré, 257.

LIBRARY OF CONGRESS
0 013 425 304 6